

Jean-Louis Dufour

L'ARMÉE FACE À LA VILLE

La guerre ne ressemble plus à rien de connu. Les acteurs des conflits armés d'aujourd'hui sont moins des soldats que des miliciens aux prises avec des populations désarmées. Le terrain aussi a changé. La guerre se faisait en rase campagne, elle a désormais lieu en ville ou, comme disent les militaires, «en milieu urbain»¹ contre ou entre des bandes. Cette transformation du théâtre traditionnel des opérations militaires a surpris les forces régulières des États de la planète jusqu'à les prendre à contre-pied. Habitues depuis des siècles à partir en campagne², une fois arrêté le plan de campagne, en tenue de campagne, appuyées par une artillerie de campagne, les armées ne sont nullement prêtes à œuvrer dans un terrain urbanisé réputé difficile et meurtrier et qu'elles ont de tout temps jugé préférable d'éviter. Il y a bien eu dans le passé des combats urbains, mais ils étaient relativement exceptionnels, dus à l'obstination illogique d'un dictateur comme à Stalingrad, à la volonté farouche de ne pas se laisser conduire en troupeau dans les camps de la mort comme dans le ghetto de Varsovie, ou aux aléas de la manœuvre quand une troupe en retraite, pressée par l'ennemi, choisit de s'accrocher un moment dans les dédales d'une cité.

De nos jours, l'exception est devenue la règle. Les armées et leurs mandants vont devoir s'adapter à la nouvelle donne et modifier instruction, matériels, armements, structures des unités et doctrines d'emploi des forces. Comme les attentats aux États-Unis du 11 septembre 2001 le soulignent de manière dramatique, la première tâche de tout gouvernement démocratique est de protéger ses propres citoyens tout en participant dans le monde entier, très souvent en ville, au maintien, au rétablissement ou à l'imposition de la paix et de la sécurité internationales.

« La ville de bataille »

Que la guerre ait lieu chaque jour davantage en ville est un fait avéré. Les attentats inouïs perpétrés contre le World Trade Center et le Pentagone marquent ce phénomène d'une brûlante actualité. La ville est décidément l'endroit idéal pour y assaillir des populations

nombreuses et concentrées, mal défendues par des gouvernements imprévoyants. Tout un passé récent montre la récurrence de la problématique guerre-ville. Dans l'ex-Yougoslavie les noms de bataille sont des noms de villes qui s'égrènent en une sorte de litanie tragique, Sarajevo, Vukovar, Dubrovnik, Banya-Luka, Srebrenica... Les soldats américains à Saigon, Hué, Panama City, Mogadiscio, Los Angeles ou bien New York, français à Alger, Beyrouth, Kinshasa, Brazzaville, Sarajevo ou bien Mitrovica, britanniques à Belfast ou bien Freetown, soviétiques ou russes à Berlin-Est, Budapest, Prague ou bien Grozny, ont eu à œuvrer et servent encore en ville pour y secourir des populations, faire régner la paix, réprimer des émeutes ou des insurrections. Dans les territoires palestiniens peu à peu transformés en conurbation, le soldat d'Israël se voit confronté aux réalités complexes et dangereuses de la guerre en ville. Selon un rapport récent (2000) de la Rand Corporation, deux cent trente-sept des deux cent cinquante derniers engagements du corps des US Marines ont comporté des opérations urbaines.

Une situation pérenne

Ce lien étroit entre la guerre et la ville a toute chance de se perpétuer. Les conflits sont surtout internes, la guerre réglée, symétrique, entre armées semblables, est sur la voie d'une extrême raréfaction. Avant 1939, quatre guerres sur cinq étaient des affrontements interétatiques, une sur cinq un conflit interne. Depuis 1945, cette tendance s'est inversée. Les guerres sont désormais civiles à plus de 80 %. Si des désaccords

1. L'Armée de terre française parle d'« Action militaire en milieu urbain », les Britanniques de *Fighting in Built-up Areas* ou FIBUA, les Américains de *Military Operations in Urban Terrain* ou MOUT.

2. Rien ne montre mieux cette confusion des termes et l'inadaptation du vocabulaire militaire que cette décision ministérielle, en date du 15 avril 1997, qui étend aux militaires de l'Armée de terre le bénéfice de l'indemnité de service en campagne quand ils participent aux opérations relevant du plan Vigipirate alors que ces dernières ont lieu par nature en ville.

Les Annales de la recherche urbaine n° 91, 0180-930-XII-01/91/p. 35-42 © METL.

internationaux subsistent³, la paix internationale règne, cependant troublée ces douze dernières années par la guerre dite du Golfe (1991), les affrontements entre le



Le soldat aime être populaire.

Pérou et l'Équateur (1995), les frappes contre la Serbie conduites par l'OTAN en 1999, les débordements ruraux des désordres congolais (Kinshasa) et sierra léonais, l'anachronique guerre entre l'Éthiopie et l'Érythrée en 1999-2000 et aujourd'hui, en octobre 2001, les bombardements de l'Afghanistan.

Pour la première fois depuis trois siècles, les États ne se font plus la guerre. Depuis 1945, le droit international interdit la guerre et condamne les contrevenants à de sévères sanctions, pourvu toutefois que les fauteurs de troubles ne soient pas membres du Conseil de sécurité. La Corée du Nord, l'Irak et la Serbie ont fait les frais de cette justice internationale sélective mais efficace. Le recours au juge de La Haye pour régler les différends internationaux est plus fréquent. La fin du communisme, celle de l'apartheid sud-africain, les progrès considérables de la démocratie dans le monde ont évidemment amplifié cette tendance à un règlement négocié des différends internationaux. Dans cette évolution de la guerre, la disparition des idéologies

conquérantes joue son rôle tout comme l'avènement d'une « hyperpuissance » militaire américaine que nul État au monde ne peut imaginer défier par des moyens militaires conventionnels. Certains États, se croyant débarrassés de toute menace extérieure, tendent à se démobiliser, d'autres ont pu user du terrorisme comme d'un moyen de substitution à la guerre, d'autres enfin, mal nés dans un monde difficile, privés depuis la fin de la guerre froide d'un appui automatique de l'Est ou de l'Ouest, sont en train de se décomposer. La faiblesse des États pave la voie aux guerres civiles : en 2002, on en compte de vingt à trente, selon les définitions, une fourchette à peu près stable depuis un demi-siècle.

La guerre civile est urbaine

Dans le passé, bien des guerres civiles ont eu des maquis pour théâtre, loin de la ville et de ses complications. Même si l'aboutissement de toute insurrection se situe forcément là où se tient et s'exerce le pouvoir, c'est à dire dans les grandes cités et capitales, longtemps les insurgés ont usé des terrains difficiles (montagnes, forêts denses, zones marécageuses). Mais la ville se généralise et son immensité, qui la rend presque impossible à gérer, accentue son caractère belligère; elle est devenue le lieu privilégié pour toute entreprise de prédation ou de conquête d'un pouvoir; elle se révèle le dernier maquis où il est encore matériellement et tactiquement possible d'affronter une armée très moderne.

La ville belligère

Mao Tsé-toung voyait les campagnes encercler les villes. L'observateur des conflits contemporains note plutôt le contraire. Au début du XIXe siècle, 3 % de la population mondiale vivaient dans des villes de plus de dix mille habitants. Cette proportion est passée à 53 % dans des agglomérations où l'effectif des populations dépasse les cent mille au début du troisième millénaire. L'accroissement démesuré des zones urbaines annonce peut-être le temps où toutes les guerres auront lieu en ville faute pour la campagne de présenter encore un quelconque intérêt militaire et économique.

La ville qui grandit jusqu'à la démesure est dangereuse faute de pouvoir être aisément administrée et policée. Elle n'est plus le lieu d'une exquise « urbanité » longtemps célébrée. Sur les quelque deux cents États présents aux Nations unies, peu sont en mesure de garantir à leurs citoyens la voirie, les transports, les soins, l'éducation, le travail, la sécurité, même les distractions,

3. Comme la dispute entre l'Inde et le Pakistan à propos du Cachemire qui, si elle donne lieu à de fréquents échanges de tir, ne s'est pas transformée en guerre ouverte depuis la dernière en 1971, il y a plus de trente ans.

tous services normalement assurés dans la ville traditionnelle. La mégapole du Tiers monde est encore plus impitoyable aux plus démunis que son homologue des pays riches. L'immigrant récent venu de la campagne, de la savane ou du désert, plutôt mal accepté par les citadins plus anciens pour de multiples raisons (sociales, politiques, ethniques, religieuses) le plus souvent enchevêtrées, ne trouve dans la ville à peu près rien de ce qu'il était venu y chercher. Les inimaginables disparités de revenus, d'un quartier à un autre, sont déstabilisatrices. Débordée, la police s'avère impuissante à établir l'ordre à moins qu'elle ne profite du désordre ambiant pour rançonner les citadins. À force de n'être point gouvernée, la ville devient la proie des petits chefs qui prospèrent sur les ruines des pays sans État. Elle est dès lors, à proprement parler, à l'origine directe d'affrontements quasi ininterrompus entre bandes pour le contrôle d'un quartier, l'accaparement des biens d'un autre, le pillage des réserves. Même l'aide humanitaire que la ville accueille grâce à ses ports, ses aéroports, sa position au carrefour de grands itinéraires, peut être l'objet de combats furieux comme ce fut le cas à Mogadiscio. Lagos, Freetown, Karachi ou les *township* sud africains offrent le spectacle de villes en proie à de véritables combats sans logique politique apparente. Elles offrent à l'immigrant un refuge dérisoire et périlleux. Cependant si la campagne offre à des belligérants des ressources minières directement exploitables et monnayables sur les marchés, la guerre conserve alors son caractère rural d'autrefois. En Sierra Leone, au Congo Kinshasa, en Angola, les mines de diamant constituent l'objectif prioritaire des combats intervenus ces dernières années.

Le dernier maquis

Techniquement, la ville est le dernier maquis possible. On a longtemps douté de la faisabilité même d'une guérilla en ville. Le manuel de Blanqui sur les techniques d'insurrection urbaine avait été condamné par Lénine qui accusait le Français de n'avoir pas su distinguer l'insurrection de la révolution. Les guerres de guérilla proprement urbaines sont rares à avoir réussi. Lecqueur⁴ en recense seulement quatre sur les cent quatre-vingt-six notables dénombrées. Elles pourraient devenir plus fréquentes. La campagne a perdu de son intérêt militaire. Les maquis n'en sont plus à partir du moment où l'observation spatiale, les drones⁵, les systèmes élaborés de vision nocturne ou les écoutes des communications radio-électriques, révèlent à ceux qui les pourchassent des insurgés dissimulés sous les couverts. Depuis plusieurs décennies, l'hélicoptère a littéralement révolutionné la mobilité des armées modernes. Grâce au guidage automatique par laser qui leur garantit une précision en principe infaillible, les munitions modernes ont grandement accru leur efficacité. En vérité, tout pousse à la disparition des sanctuaires géo-

graphiques traditionnels, marqués par leur inconfort, un éloignement malcommode des centres urbains, leur vulnérabilité nouvelle. La ville reste le dernier maquis où des révolutionnaires, des terroristes, de vulgaires pillards, trouvent davantage à exercer leurs coupables activités. En ville, des insurgés courageux peuvent tenir en échec des armées modernes, si du moins celles-ci s'abstiennent d'écraser la ville troublée comme les Russes à Grozny en 2000.

Un terrain qui fait peur

Le soldat aime la ville; s'il lui arrive d'apprécier la guerre, il déteste en général la guerre en ville; de tous les milieux où il doit remplir sa tâche, le terrain urbain est le plus compliqué. Alors qu'une plaine présente peu ou prou toujours, à conditions climatiques équivalentes, les mêmes caractéristiques, alors que la forêt dense, les déserts, les marécages, mais aussi les espaces aériens et maritimes sont de même nature partout sur la terre, aucune ville n'est semblable à une autre. Leurs dimensions sont multiples et variées (étendue, population, site, altitude). Le soldat est contraint de prendre en compte l'ensemble de la réalité urbaine, des sous-sols de toute nature aux immeubles de grande ou de très grande hauteur en passant par les masures, les bidonvilles, les cités HLM, les maisons individuelles, les vastes et somptueuses propriétés. Bien connaître une agglomération, pas seulement ses rues, mais ses gens, son âme, sa vie, suppose du temps, des mois, même des années. Pareille connaissance une fois acquise n'est nullement définitive. La ville change sans cesse. En temps de paix, elle évolue, grandit parfois et se transforme jusqu'à devenir méconnaissable pour un quidam rentrant chez lui après vingt ans d'exil. Que dire alors du temps de guerre quand les bombardements et les combats pulvérisent la cité et la transforment en quelques heures en un magma méconnaissable, qui peut se modifier d'heure en heure. Certains historiens, comme le Français Pierre Miquel ou le Britannique Antony Beevor, rapprochent Verdun et Stalingrad, deux champs de bataille d'apparence finalement semblable à force d'être, le premier, une campagne bouleversée par les obus, les tranchées et les sapes, le second, une ville déchiquetée par les explosions.

Les villes ont une âme

Au contraire du champ de bataille normalement débarrassé de toute population, la ville est habitée. Ce n'est pas un terrain neutre, encore moins inerte. Peu-

4. William Laqueur, *Guerilla : a Historical and Critical Study*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1977.

5. Avions d'observation télécommandés sans pilote.

plée, la ville est vivante. Elle est aimée, détestée, combattue ou bien séduite, assiégée ou bien forcée. On la célèbre ou on la martyrise. Elle a une odeur, une personnalité, un caractère plus ou moins aimable. Comme une patrie ou un terroir, certaines villes suscitent chez leurs habitants, même dans le cœur d'un visiteur, des émotions étranges et des passions parfois extrêmes. La libération de Paris fait venir des larmes aux yeux du roi d'Angleterre.

La ville est un terrain original en raison d'abord des citadins qui y résident, concentrés sur un espace restreint. Le soldat peut certes rêver de villes évacuées, mortes, désertes, où les affrontements se donneraient libre court sans gêne pour les combattants, sans la présence incongrue de femmes, d'enfants, de civils affolés. Or, c'est la nature des villes que d'être habitées. Au soldat de composer avec cette contrainte, infiniment délicate à gérer en temps de guerre ou d'opérations de rétablissement de la paix, de Beyrouth à Brazzaville, de Phnom Penh à Monrovia en passant par Belfast.

La ville déconcerte le soldat en mission. Elle bruit de mille rumeurs, s'irrite, s'enthousiasme, se révolte. Les poètes la célèbrent, les musiciens la chantent, les citadins l'aiment, parfois à en mourir. « Paris qui n'est Paris qu'arrachant ses pavés » s'exclame Aragon. Des villes sont conviées au combat. Le poète les mobilise. « Tocsin, tocsin ! » s'écrit Victor Hugo en 1871, « Que de chaque maison, il sorte un soldat ; que le faubourg devienne régiment ; que la ville se fasse armée... ».

En français, la ville s'énonce souvent au masculin. Dans son *Histoire de la Révolution française*, Michelet fait de Paris un soldat : « Le 13 juillet, Paris ne songeait qu'à se défendre, le 14, il attaque ». Le 23 août 1944, à l'Hôtel de ville, le général de Gaulle invoque « Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! » mais « Paris libéré ». Mais, plus souvent, la ville est femme, garce ou tendre, mère ou bien amante, protectrice de ses habitants ou bien fille publique. Les villes se donnent ou se refusent au vainqueur, les forcer est possible, les séduire est plus élégant. Certaines se déclarent « ouvertes » pour être certaines de n'être point prises de force, d'autres ont des qualités qui les rendent dignes d'être ardemment défendues. Paris, la « bonne ville », vaut bien une messe, Grozny est « la redoutable » en langue tchéchène, Le Caire signifie « la victorieuse » en arabe. Stalingrad, Verdun, Sébastopol... ont donné leur nom à des médailles largement distribuées à ceux qui les avaient défendus.

Preuve de leurs mérites supposés, des villes sont citées à l'ordre, décorées pour leurs exploits guerriers ou leurs souffrances insignes. En août 1914, faute de pouvoir aider militairement les Belges, le gouvernement français décore Liège de la Légion d'honneur, une manière d'inciter les voisins à résister. Prémonition, Verdun est honoré dès 1915, alors que l'immense bataille n'a pas encore commencé. Le 28 novembre

1943, à Téhéran, Churchill remet à Staline, au nom du peuple britannique, une épée forgée spécialement, pour transmission « aux citoyens de Stalingrad au cœur d'acier ». De Gaulle « reconnaît » Paris comme son compagnon pour la libération de la patrie. Caen, « L'Athènes normande », meurtrie par les bombardements alliés de 1944, reçoit en 1946 la croix de guerre des mains de Vincent Auriol, président de la République, devant les enfants des écoles rassemblés pour la circonstance. « La ville de bataille », assez extraordinaire pour avoir une âme, parfois dite « éternelle » ou « sainte » ou « lumière », n'est pas un terrain banal.

Un terrain redoutable

Même intacte, la ville est un terrain redoutable pour tout belligérant. D'un côté, les positions de tir y sont innombrables et variées, de l'autre les armées ne peuvent s'y déployer commodément, leurs armes ne sont pas conçues pour le combat urbain, les appuis peinent à s'appliquer.

De chaque fenêtre, en effet, mais aussi de chaque porte, mansarde, soupirail, corridor, bouche d'égoût, peut venir un coup mortel porté par un seul homme bien dissimulé. En ville, tout procure une cachette, un défillement, un abri. Trouver un appui pour utiliser son arme est la chose la plus aisée du monde. Il en est de même des itinéraires de repli, des endroits où refaire ses forces, d'une cave pour s'abriter des coups. Tout immeuble ou bloc d'immeubles ou de maisons, constitue une position défensive ou le devient rapidement sans grande difficulté. La plus ou moins grande hauteur des habitations introduit dans le combat urbain une troisième dimension rencontrée d'ordinaire seulement en montagne. En revanche, la ville est le seul endroit où le fantassin, en usant seulement des escaliers, s'élève rapidement sans fatigue excessive de plusieurs dizaines de mètres pour occuper une position dominante et avantageuse.

La dimension souterraine compte pour beaucoup dans la complexité de ce terrain scabreux. Les égouts et les collecteurs, les canalisations et gaines diverses, permettent aux combattants qui connaissent bien les lieux de se déplacer à l'abri des vues et des coups. Les caves, reliées les unes aux autres, d'un immeuble à l'autre, par des travaux de percement des murs relativement faciles à exécuter, autorisent depuis l'antiquité une progression discrète le long des rues, pratique pour introduire dans le combat urbain un début de mobilité, une amorce de manœuvre.

Car la difficulté réside dans cette impossibilité de faire la guerre selon les vieux principes. Ceux énoncés par Napoléon et repris par Clausewitz – confiance dans l'offensive, concentration des forces, foi dans la plus grande mobilité possible, dispositif de sûreté soigneusement étudié et mis en place – sont à peu près inap-



Commander en ville est un art difficile.

plicables en ville. Une offensive générale est imaginable seulement si elle est déclenchée à partir de l'extérieur de la ville. Dans une localité, des formations ne peuvent être regroupées sans de grandes difficultés. Les moyens sont en effet très dispersés et, au moment du combat, placés dans des situations très diverses d'une unité à l'autre. La mobilité des forces est généralement médiocre car inégale, toutes les formations ne pouvant progresser à la même vitesse. La concentration des forces est hypothétique à moins justement de sortir de la ville. La sûreté, enfin, est presque toujours impossible à assurer dans de bonnes conditions en raison même du terrain et de son hermétisme; à la rigueur est-elle imaginable dans des quartiers isolés, fermés, barricadés et à condition que l'ennemi ne soit ni imposant, ni par trop menaçant. La guerre urbaine répugne aux généraux car commander en ville est un art difficile faute de liaisons commodes avec les unités subordonnées dont on ne sait pas très bien où elles se trouvent, ni d'ailleurs les formations ennemies. Toute bataille urbaine se décompose en une série d'affrontements mineurs, indépendants les uns des autres, pour petites formations du niveau de la section (30 hommes) ou du groupe (10 hommes). La valeur individuelle des combattants, leur énergie, leur courage et leur sens de l'initiative revêtent alors une importance rarement égalée sur d'autres théâtres dès lors que la guerre en ville, redoutable et redoutée, offre d'innombrables occasions de se battre.

Certes, le terrain urbain est plus favorable au défenseur qu'à l'assaillant. Si pareille remarque relève de

l'évidence, elle doit pourtant être nuancée. Commode à défendre, la ville est également aisée à encercler, à isoler, à affamer. Qu'elle soit entourée de collines, bordée par la mer, traversée ou longée par un fleuve, la ville est en général facile à investir. Son périmètre, hier marqué par une ceinture de murailles, l'est aujourd'hui souvent par des boulevards périphériques. La ville à combattre est donc clairement inscrite dans l'espace militaire, bordée de voies suffisamment larges pour être empruntées sans difficulté par des colonnes de véhicules de combat. Assailli, le défenseur de la cité se trouve rapidement pris dans un piège d'où il ne peut plus sortir, même si des abris souterrains ou bétonnés lui permettent théoriquement de durer.

L'armée urbaine

En ville, tout est périlleux, tout recèle une menace, l'ennemi traditionnel, le milicien armé qui connaît intimement la ville pour y avoir vécu, le terroriste bien dissimulé au sein de la population, et puis cette foule, ingouvernable, imprévisible, indisciplinée et que le soldat des démocraties ne sait pas comment manier et qu'il souhaite plutôt épargner et secourir. En ville, le soldat est comme une recrue la nuit : il a peur.

Des armées inadaptées

Un soldat ordinaire est d'autant plus inquiet en ville qu'il s'y trouve souvent en petit nombre, isolé, loin des structures plus rassurantes que constituaient en prin-

cipe les grandes unités (armées, corps d'armée, divisions) créées par Napoléon et que de nombreuses armées ont décidé de supprimer, une mesure devenue indispensable compte tenu de la très grande diversité des missions urbaines à remplir. Mais pour faire la guerre en ville ou y maintenir la paix, les armées d'aujourd'hui apparaissent toujours plutôt mal armées, mal équipées, trop peu entraînées.

Les armements classiques ou traditionnels ne conviennent pas. L'artillerie, dite de « campagne », ne permet pas de frapper au plus juste des objectifs que le fantassin a d'ailleurs du mal à désigner précisément. Les pilotes d'avions dispensateurs d'appuis ont du mal à se situer dans la ville, ils s'y égarent vite et distinguent mal les positions amies de celles de l'adversaire, souvent imbriquées les unes dans les autres. Par nature, les chars sont inaptes à la guerre en ville. Conçus pour l'attaque en force sur de larges fronts, ces engins ne peuvent se déployer dans les rues, où ils se révèlent infiniment vulnérables. Les Russes à Grozny en 1996 en ont perdu des dizaines, détruits à bout portant par les combattants tchéchènes embusqués dans les immeubles. Leur blindage est épais sur le devant, beaucoup moins sur l'arrière, les flancs, le dessous des caisses ou le dessus de la tourelle, c'est-à-dire tous les endroits aisément accessibles en tirant des caves, des bouches d'égoût, des étages. L'hélicoptère est peu maniable. Des courants d'air brutaux et imprévisibles, fréquents entre des rangées d'immeubles, compliquent le vol à très basse altitude. Ce type d'aéronef est d'ailleurs rarement utilisé en ville en raison de sa vulnérabilité aux missiles sol-air à très courte portée (SATCP) et aux armes d'infanterie, du fusil à la mitrailleuse.

L'instruction urbaine des troupes est le plus souvent omise, bâclée ou simplifiée à l'extrême. À Coëtquidan où a été reconstruit Saint-Cyr, dans la pureté des landes bretonnes, loin des tentations de la ville corruptrice, le programme de l'École spéciale militaire n'accorde que deux petites heures à l'initiation des élèves au combat urbain. L'École nationale des sous-officiers d'active de Saint-Maixent (ENSOA) vante dans ses brochures ses terrains d'entraînement avec bocages, fermes, champs et bois, tous types de terrain où les futurs petits cadres de l'Armée de terre auront probablement désormais moins de chances qu'hier d'être employés. Certes, les grands camps disposent presque toujours d'un village en bois, d'une amorce de rue, d'une ébauche de lotissement, quelquefois d'un HLM, pour simuler le combat urbain et initier les hommes aux mécanismes des affrontements en milieu confiné, de pièce à pièce, d'un étage à un autre ou d'un immeuble à un autre immeuble. Mais l'instruction des formations s'effectue toujours dans des camps peuplés seulement de lapins, le tir sur des « champs de tir », les bivouacs sous la lune. Fort peu de manœuvres ont lieu en ville, à « Paris au mois d'août ». La France n'est pas seule à traîner les pieds. Diverses

commissions sénatoriales américaines s'émeuvent régulièrement de l'impréparation à cet égard des forces armées d'outre-Atlantique. Ces déficiences ne datent pas d'hier. Lors de la bataille de Hué (Vietnam), en 1968, un officier américain d'infanterie se plaignait amèrement de n'avoir jamais reçu la moindre notion de combat urbain⁶.

Des missions multiples

Le travail des armées comporte une grande variété de missions. Mais les tâches urbaines ont cette caractéristique qu'à leur extrême diversité s'ajoute souvent la simultanéité. Une ville en guerre est un monde où tout est loin d'être uniforme. Certaines zones sont tranquilles, épargnées, d'autres ravagées par les combats, les incendies, les désordres. Dans une même ville, au même moment, une force armée chargée d'imposer la paix doit pouvoir réduire un immeuble tenu par un groupe de forcenés, organiser le ravitaillement et assurer les soins médicaux pour une partie de la population, assurer l'évacuation d'une autre, exfiltrer certaines personnes d'un quartier en effervescence, remettre en état des services publics... En ville, la situation peut vite évoluer, une guerre « des trois pâtés de maisons » s'étendre sans tarder à l'ensemble de l'agglomération. Pour être prêts le moment venu, les chefs responsables et les troupes sous leurs ordres doivent en permanence envisager le pire.

Une armée nouvelle

La nature de l'armée en apparaît changée. Elle doit être professionnelle. Le soldat urbain n'est pas seulement un soldat d'élite, capable de bien se battre dans des situations éminemment difficiles, il doit aussi savoir ne pas tirer quand on lui jette des pierres, ne pas acculer son adversaire d'un moment à la reddition mais très souvent se comporter comme un gendarme, d'abord soucieux de maintenir l'ordre et la légalité, sans perte chez les personnes concernées. De même que les forces de police ont tendance à se militariser, les unités d'une armée moderne sont contraintes de s'initier au maniement des foules, à la recherche de caches d'armes chez des particuliers, au maintien de l'ordre en ville⁷.

Des villes d'instruction

Les grandes unités (armées, corps d'armées, division) ont vécu ou sont en voie de disparition. Les actions décentralisées contraignent les États-majors à

6. Eric Hammel, *Fire in the Streets, the Battle for Hue*, Pacifica Press, Pacifica (Cal, USA), 199 8, p. 48.

7. Les opérations au Kosovo, en particulier dans la ville de Mitrovica, ont amené les armées françaises à confier à la gendarmerie nationale la formation d'unités de parachutistes aux techniques du maintien de l'ordre urbain.

constituer des groupements de force de circonstance et à en assurer la formation préalable. Dans les camps traditionnels d'instruction existent ou sont édifiées des villes d'exercice. On en trouve à Bonnlund en Bavière (Allemagne), à Sissone (France), à Salisbury Plain (Royaume-Uni) et aux États-Unis, à Pendleton, Fort Benning, Fort Polk⁸, Irwin, Hohenfels. La Grande-Bretagne, confrontée à l'insurrection irlandaise ou juive en Palestine, a été pionnière en la matière. L'armée britannique disposait à Berlin-Ouest de tout un complexe d'instruction spécialisée; elle prévoit d'en édifier un autre à Sennelager en Allemagne. Le décor doit ressembler le plus possible à une vraie ville. C'est qu'une ville ne comporte pas seulement des immeubles mais aussi des ascenseurs, des réseaux d'égouts, d'adduction d'eau, de téléphone; une ville est électrifiée, quadrillée de capteurs et capteurs informatiques, surveillée par des caméras de surveillance, parsemée de portes automatiques. Une ville, ce sont des boulevards mais aussi de petites rues, des impasses et des maisons individuelles, des métros et des voies ferrées, des hôpitaux, des gares et des bâtiments publics. Impossible et trop onéreux de tout prévoir. Pour plus de vérité, la ville d'exercice est à l'occasion encombrée de ruines, barricades, épaves de véhicules divers, débris et cratères de mines ou de bombes, toutes choses qui se trouvent couramment dans des villes en guerre. Les rues doivent être animées par des fumées, des incendies, des explosions. Une ambiance sonore est parfaitement réalisable, avec, mélangé, le bruit des détonations, celui des invectives, des avions qui piquent, des obus qui sifflent, des radios qui crachent. Aux États-Unis, le nouveau camp de Pendleton (1999) offre aux soldats en manœuvre un système complet d'égouts et de canalisations qui ajoute encore au réalisme de l'entreprise. Au delà de la vraisemblance, la ville d'exercice est un domaine à l'environnement technique total avec réseaux de fibres optiques, système complet de vidéo surveillance pouvant fonctionner de nuit, objectifs mis en œuvre et animés automatiquement, effets holographiques, détecteurs de mouvement destinés à déclencher divers effets de combat. Chaque soldat est suivi à la trace, les tirs de mortiers et leurs effets sont simulés tout comme les contre-attaques de l'ennemi. Filmés, les comptes rendus des exercices sont aussitôt projetés aux unités pour évaluation de leurs faiblesses et de leurs erreurs.

Pour plus de variété, des villes virtuelles numérisées, en trois dimensions, ont été créées, où sont scrupuleusement reproduits les détours et les particularités des villes du monde où une intervention n'est pas inimaginable. Le Centre d'études des opérations en zone urbaine du corps américain des Marines a entrepris la numérisation du terrain urbain de quatre-vingt localités où ces unités d'élite pourraient être amenées un jour à maintenir la paix. Ceci permet l'étude et la planification, dans les moindres détails géographiques et

topographiques, d'opérations urbaines éventuelles. Cette simulation entend familiariser cadres et hommes avec toutes sortes de milieux bâtis souvent fort différents les uns des autres⁹.

L'armée française prévoit d'édifier en 2002 au camp de Sissone un centre d'entraînement au combat urbain, conçu pour la formation d'un bataillon ou d'un groupement interarmes de six cents hommes. L'intention n'est pas de construire une ville de plusieurs milliers d'habitants mais plutôt, pour un coût annoncé de cent millions d'Euros, toute une série de



La guerre urbaine répugne aux généraux.

quartiers symptomatiques, étalés sur 4 à 5 km². Il ne s'agit pas seulement de bâtir des immeubles mais d'intégrer aussi un système de simulation et de suivi des acteurs qui permettrait ensuite de procéder au debriefing instantané des séquences d'entraînement¹⁰.

Des armes pour la ville

Reste à imaginer les armes de la guerre en ville ou du maintien de la paix. Sans doute conviendra-t-il de concevoir un hélicoptère très puissant, à l'épreuve des

8. Le site de Shughart-Gordon de Polk est probablement ce que les États-Unis font de mieux en matière d'instruction au combat urbain. C'est en tous cas le plus utilisé. Chaque bataillon d'infanterie légère US y vient en stage de quatre jours, tous les dix-huit mois.

9. Ceci ne signifie pas que tout soit parfait outre-Atlantique. La tragique méprise de l'ambassade de Chine à Belgrade bombardée par l'aviation américaine illustre les dysfonctionnements possibles de la machine à documenter. Récemment, la Cour des comptes américaine (*General Accounting Office*) a stigmatisé les lacunes des services de renseignement militaire en matière d'opérations urbaines : vétusté des cartes et plans disponibles, mise à jour défectueuse des bases de données existantes sur les villes, absence de documentation de source humaine, les images satellite rendant mal compte par exemple du nom d'une rue. (voir la lettre hebdomadaire d'informations stratégiques, *TTU*, n° 311, 9 mars 2000.

10. *Ibid.*

projectiles les plus courants, un véhicule logistique blindé et au moteur adapté pour traverser rapidement des quartiers truffés d'armes antichars, mais aussi et surtout, l'ensemble des robots capables de visiter et de surveiller des zones sensibles, même de s'y battre. Il y a les drones, ces avions de reconnaissance sans pilote. Un jour, sous sa forme la plus évoluée, le drone revêtira la forme d'un gros bourdon destiné à « ausculter » un immeuble en volant aux différentes altitudes requises ; il pourra s'infiltrer dans un logement aux fenêtres ouvertes, retransmettre les conversations écoutées, les images des lieux visités.

Le robot terrestre est plus avancé. Un effort particulier est en cours pour remplacer le plus possible l'homme par des engins automatiques rapides, aptes à circuler partout, donc à reconnaître toutes sortes de terrains, plus tard à tenir une position, capables aussi de frapper un adversaire, ou seulement de le neutraliser. Ces robots sont en cours de développement aux États-Unis. Plusieurs prototypes ont été confiés aux sauveteurs des tours du World Trade Center pour leur indiquer des endroits où auraient pu se trouver des cavités et des personnes, mortes ou vivantes¹¹.

Le maintien de la paix en ville ne va pas sans l'emploi d'armes non létales. Celles-ci, d'ailleurs, ont toujours existé. La pèlerine des gardiens de la paix parisiens en est un bon exemple. Analogue dans son principe au filet des gladiateurs, elle était destinée à entraver les mouvements d'un manifestant agité et à l'empêcher de voir. Le jet d'eau à haute pression, les grenades lacrymogènes, les gaz hilarants ou incapaci-

tants sont en service dans de nombreux pays depuis des décennies. Depuis la première *Intifada*, les Israéliens utilisent des balles en caoutchouc, d'ailleurs dangereuses à courte portée ; le groupe d'intervention de la gendarmerie nationale met en œuvre des grenades éblouissantes dont la lumière « flash » fait perdre le sens de l'orientation. Le Pentagone a expérimenté en 2001 un fusil à micro-ondes dont il espère qu'il sera la balle en caoutchouc du nouveau siècle. Il s'agit du *Denial Active System*, utile pour disperser des manifestants sans les blesser. Cette arme tire des décharges d'énergie électromagnétique capable de provoquer une sensation de brûlure sur les personnes visées, et jusqu'à une distance de 600 mètres mais sans réellement brûler la peau ou les vêtements. Plus commode dès lors qu'il s'agit de contrôler les foules, le « Système de protection des éléments déployés au sol » (SPED), conçu en France, permettra de tenir une foule à l'écart grâce à une barrière électromagnétique à intensité variable. Dans le domaine des procédés non létaux, les idées sont innombrables, y compris l'emploi d'hologrammes permettant d'inscrire dans le ciel à destination de populations crédules des personnages fabuleux ou mythiques, des messages « divins » et autres prédictions.

Jean-Louis Dufour

11. Jennifer B. Lee, « Prototype Robots Find Role in Recovery Mission », *New York Times*, 28 septembre 2001.

Ancien officier, **Jean-Louis Dufour** a également été, tour à tour ou simultanément, diplomate et professeur. Ancien rédacteur en chef de la revue *Défense*, il est aujourd'hui spécialisé dans l'étude des crises internationales et des conflits armés contemporains et enseigne ces questions à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, à l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN). Il a notamment publié *La guerre au XXe siècle*, Hachette, 1994, et *Les Crises internationales, de Pékin 1900 au Kosovo 1999, Complexe, 2000*. Son prochain ouvrage, *La guerre, la ville et le soldat*, publié aux éditions Odile Jacob, sera disponible en février 2002.